



Traduction philosophique et signature : le cas de l'indécidable derridien *entame* en anglais

René Lemieux

Volume 32, Number 2, 2e semestre 2019

La politique des microcentres : la traduction dans des contextes « mineurs » comme transfert culturel complexe
The Politics of Micro-Centers: Translation in “Minor” Contexts as Complex Cultural Transfer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068909ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1068909ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, R. (2019). Traduction philosophique et signature : le cas de l'indécidable derridien *entame* en anglais. *TTR*, 32(2), 217–242.
<https://doi.org/10.7202/1068909ar>

Article abstract

The article presents some elements of Jacques Derrida's reception in the United States, based on the translation of his undecidable “words”, especially on the translation of the French term *entame*. It tests the hypothesis that the reception of an author will produce, over time, an ever-greater uniformity of translations and an ever-smaller number of translators and publishers. The purpose of the article is to adapt Antoine Berman's principle according to which any first translation calls for retranslations (1995, p. 84), because it is imperfect, too ideological and overly subjected to norms. Regarding the field of translation in humanities and social sciences, I make the assumption that the first time a work is translated, it is always for its content; it is the growing popularity of the author that will increase, in retranslations, the interest in his style, his way of playing with the language, etc. Most successive translations of Derrida allow me to confirm this assumption, but one example stands apart: Leonard Lawlor's retranslation of *La voix et le phénomène*. However trivial it may seem, this exception among the usual renderings of *entame* (by *broach* and/or *breach* as proposed in 1976 by Gayatri Spivak in *Of Grammatology*), reveals a minor stream in Derrida's reception in the United States—namely phenomenological theory—which does not seem to categorize him the way the major part of the reception community does. Therefore, a study of these terms in translation shows the influence still held by a school of thought like phenomenological theory that, arguably, still translates Derrida for what he offers (the object of the text), rather than who he is (the subject of the text).

Traduction philosophique et signature : le cas de l'indécidable derridien *entame* en anglais

René Lemieux

Université de Sherbrooke

Résumé

L'article présente quelques éléments de réception de Jacques Derrida en Amérique à partir de la traduction de ses « mots » indécidables, et particulièrement de celle d'*entame*. Y est mise à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle la réception d'un auteur produira, avec le temps, une homogénéité toujours plus grande des traductions et un nombre toujours plus restreint des traducteurs et des maisons d'édition. Il s'agit d'adapter le principe d'Antoine Berman selon lequel « toute première traduction en appelle à des retraductions » (1995, p. 84) parce qu'elle serait imparfaite, trop idéologique et trop soumise aux normes. Dans le cas de la traduction des sciences humaines et sociales, je pose comme hypothèse qu'on traduit toujours une œuvre une première fois pour ce qui y est énoncé dans le texte ; c'est la popularité croissante d'un auteur qui augmentera, dans les retraductions, l'intérêt qu'on y porte pour son style, sa langue, etc. Si la plupart des traductions successives de Derrida me permettent d'affirmer cette hypothèse, un exemple la contredit, à savoir la retraduction de *La voix et le phénomène* par Leonard Lawlor. Quoiqu'elle puisse sembler anodine, la non-conformité de la traduction d'*entame* par rapport aux traductions habituelles (par *broach* ou *breach*, telles que proposées en 1976 par Gayatri Spivak dans *Of Grammatology*), met au jour un courant mineur de la réception de Derrida aux États-Unis, celui de la phénoménologie, qui ne semble pas catégoriser Derrida comme le fait la réception habituelle. Une étude de ces termes dans la traduction vient donc montrer la force que peut encore avoir un courant de pensée comme la phénoménologie, qui traduit, pourrait-on dire, *encore* Derrida pour ce qu'il apporte (son objet) plutôt que pour qui il est (son sujet).

Mots-clés : déconstruction, Jacques Derrida, études de la réception, histoire des idées, traduction des sciences humaines et sociales

Abstract

The article presents some elements of Jacques Derrida's reception in the United States, based on the translation of his undecidable "words", especially on the translation of the French term *entame*. It tests the hypothesis that the

reception of an author will produce, over time, an ever-greater uniformity of translations and an ever-smaller number of translators and publishers. The purpose of the article is to adapt Antoine Berman's principle according to which any first translation calls for retranslations (1995, p. 84), because it is imperfect, too ideological and overly subjected to norms. Regarding the field of translation in humanities and social sciences, I make the assumption that the first time a work is translated, it is always for its content; it is the growing popularity of the author that will increase, in retranslations, the interest in his style, his way of playing with the language, etc. Most successive translations of Derrida allow me to confirm this assumption, but one example stands apart: Leonard Lawlor's retranslation of *La voix et le phénomène*. However trivial it may seem, this exception among the usual renderings of *entame* (by *broach* and/or *breach* as proposed in 1976 by Gayatri Spivak in *Of Grammatology*), reveals a minor stream in Derrida's reception in the United States—namely phenomenological theory—which does not seem to categorize him the way the major part of the reception community does. Therefore, a study of these terms in translation shows the influence still held by a school of thought like phenomenological theory that, arguably, still translates Derrida for what he offers (the object of the text), rather than who he is (the subject of the text).

Keywords: deconstruction, Jacques Derrida, reception studies, history of ideas, translation in humanities and social sciences

Introduction : de la réception d'un auteur à l'étude de sa traduction

L'objectif de cet article est de présenter quelques éléments de réception de Jacques Derrida en Amérique, principalement à partir de la traduction de ses «indécidables», ces mots auxquels on ne peut pas attribuer qu'une seule et unique signification. Je souhaite y mettre à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle la réception d'un auteur produira, avec le temps, une homogénéité toujours plus grande des traductions et un nombre toujours plus restreint des traducteurs et des maisons d'édition. Il s'agit d'adapter le principe d'Antoine Berman selon lequel «toute première traduction en appelle à des retraductions» (1995, p. 84) parce qu'elle serait imparfaite, trop idéologique et trop soumise aux normes. Dans le cas de la traduction en sciences humaines et sociales, je pose comme hypothèse qu'on traduit toujours une œuvre une première fois pour ce qui y est énoncé dans le texte (ce que je nomme son «quoi») alors que la popularité croissante d'un auteur augmente l'intérêt qu'on y porte pour son style, sa langue, etc. (on traduirait alors son «qui») (Lemieux, 2015b). Si la plupart des traductions successives de Derrida permettent d'appuyer cette hypothèse, un exemple la contredit, à savoir la retraduction de *La voix et le phénomène*¹ par Leonard Lawlor (*Voice and Phenomenon*, 2010), après

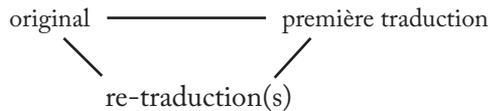
1. Il s'agit d'un commentaire d'Edmund Husserl par Derrida.

une première traduction, *Speech and Phenomena*, par David Allison en 1973. Ainsi, je présenterai d'abord les éléments théoriques nécessaires à la compréhension du concept de « retraduction » (notamment avec Berman), puis j'aborderai le cas du terme *entame*, qui permet justement de montrer que, derrière des choix de traduction, il y a toute une histoire de la réception qui se joue.

La retraduction chez Antoine Berman

Berman formule une thèse des plus intéressantes pour expliquer le processus de retraduction. Pour lui, les retraductions qui suivent la première traduction sont faites *pour* l'auteur, mais *contre* les anciennes traductions. Cela est possible grâce à sa définition de la retraduction, qui n'est pas simplement le fait de traduire un texte (ou un auteur) déjà traduit. Pour Berman, en effet, la retraduction se présente comme un « espace » créé par la relation dynamique entre trois éléments :

Celui qui re-traduit n'a plus affaire à *un* seul texte, l'original, mais à *deux*, ou plus, ce qui dessine un espace spécifique :



[...] Tout se passe comme si la secondarité du traduire se redoublait avec la re-traduction, la « seconde traduction » (d'une certaine manière, il n'y en a jamais une troisième, mais d'autres « secondes »). Je veux dire par là que la grande traduction est *doublement seconde* : par rapport à l'original, par rapport à la première traduction. (Berman, 1999, p. 105)

Pour Berman, la première traduction est toujours « adaptatrice » ou « parodique » ; elle s'intéresse d'abord au public. Dans un numéro de la revue *Palimpsestes* consacré à la retraduction, le directeur de la revue, Paul Bensimon, écrivait :

La première traduction procède souvent – a souvent procédé – à une naturalisation de l'œuvre étrangère ; elle tend à réduire l'altérité de cette œuvre afin de mieux l'intégrer à une culture autre. Elle s'apparente fréquemment – s'est fréquemment apparentée – à l'adaptation en ce qu'elle est peu respectueuse des formes textuelles de l'original. La première traduction vise généralement à acclimater l'œuvre étrangère en la soumettant à des impératifs socio-culturels qui privilégient le destinataire de l'œuvre traduite. (1990, p. ix)

Ainsi, ce sont les traductions subséquentes qui pourront s'arracher des contraintes de la culture cible et alors être plus littérales, et, par cela même, se rapprocher de l'original.

Si les retraductions sont nécessaires, c'est parce que, contrairement à l'original qui *reste jeune*, les traductions ont tendance à vieillir; elles sont soumises au *temps*. Les traductions de la Lettre qui intéressent Berman, elles, sont pourtant des traductions qui ne vieillissent pas : elles « perdurent à l'égal des originaux et [...], parfois, gardent plus d'éclat que ceux-ci » (Berman, 1990, p. 2). Si la traduction comme produit peut « vieillir », contrairement à un original, c'est parce qu'elle se constitue dans une *défaillance*, un caractère toujours plus grand dans les premières traductions :

Tout se passe comme si les forces anti-tractives qui provoquent la « défaillance » étaient, ici, toutes puissantes. Si la défaillance, c'est-à-dire simultanément l'incapacité de traduire et la résistance au traduire, affecte tout acte de traduction, il y a néanmoins une temporalité de cet acte (temporalité aussi bien psychologique que culturelle et linguistique) qui fait que c'est en son début (dans la première traduction) que la défaillance est à son comble. La retraduction surgit de la nécessité non certes de supprimer, mais au moins de réduire la défaillance originelle. (*ibid.*, p. 5)

Il est possible de retraduire grâce à des « moments favorables » (ou *kairos*), « [a]près maintes introductions érudites, scolaires, maintes adaptations » (*ibid.*, p. 6), comme si tout un travail en sous-main était nécessaire pour en arriver à une traduction plus près de la perfection. Or, apprécier le perfectionnement de la traduction dans le temps comme le fait Berman, c'est-à-dire juger une « première » traduction comme « défaillante », nécessite de concevoir le jugement sur la traduction comme un *jugement dernier*. Ce n'est qu'après coup, lorsqu'est apparue la « véritable » traduction, qu'un tel jugement est possible. Le jugement bermanien sur les « grandes retraductions » n'est pensable qu'à partir d'un certain regard que l'on porte sur l'œuvre *a posteriori*.

Cette théorie de la retraduction mérite qu'on s'y repenche à partir de l'histoire de la réception d'une œuvre. Dans le domaine des sciences humaines et sociales, la retraduction se présente à première vue comme un exercice très différent de la traduction littéraire qu'avait en tête Berman. On verra toutefois que les conséquences (une plus grande attention à la Lettre, par exemple) sont souvent les mêmes. Les sections qui suivent viseront à mettre à l'épreuve la théorie bermanienne avec un exemple de traduction contemporain.

La traduction des concepts en sciences humaines et sociales

Traduire les sciences humaines et sociales signifie s'intéresser aux « concepts »². Comme tout discours spécialisé, les sciences humaines et sociales commanderaient un souci particulier pour les termes reconnus dans la communauté de locuteurs concernée. La philosophie pousserait plus loin cette logique en faisant de ses termes des expressions ou mots particuliers à certains auteurs et à leurs lecteurs. C'est ainsi que le propose Siobhan Brownlie :

Dans un texte philosophique, la terminologie technique revêt une très grande importance qualitative, même si, quantitativement, la langue générale est prépondérante. Puisque les termes philosophiques sont élaborés par des individus dans un contexte culturel particulier et dans une langue spécifique, il n'en existe pas, par contraste avec les termes technologiques et scientifiques, d'équivalents préexistants dans une autre langue, du fait de l'élaboration simultanée de concepts et d'activités dans le domaine en question. Ce sont les traducteurs du philosophe qui ont donc la responsabilité de créer des équivalents. (2002, p. 297)

La proposition de Brownlie, comme celle de Berman présentée plus haut, semble anhistorique, à la fois pour ce qui est de l'histoire de la philosophie en général (on ne traduit pas la philosophie aujourd'hui de la même manière qu'autrefois³) et de la traduction dans la réception d'un auteur particulier⁴. Jacques Derrida devient un cas particulier, car ses « concepts », qu'on peut appeler avec lui des « indécidables » (il utilise également l'expression « quasi concept » vers la fin des années 1980), visent toujours à jouer avec la possibilité même de déterminer une signification ultime à un terme. Le plus connu est sans doute le terme *différance*, dont l'exemplarité permet de prendre la mesure de la difficulté pour le traducteur. Aux États-Unis, le terme n'a jamais été traduit. Son intraduisibilité serait la conséquence d'abord de l'imperceptibilité auditive de sa différence avec *différence*, ensuite, entre autres,

2. Pour une explication plus générale de cette affirmation, on pourra consulter Heim et Tymowski (2006). Pour des exemples de « mauvaises » traductions dans ce domaine, on pourra consulter Wallerstein (1981).

3. Pour un exemple d'analyse des traductions philosophiques, tant dans la perspective diachronique de l'histoire de la réception que celle, synchronique, des différences nationales, on pourra consulter Lemieux (2009) sur les traductions anglaises, portugaises et finnoises de l'indécidable derridien *différance*.

4. Pour ce qui est de la retraduction d'un auteur, un des exemples les plus connus est celui du terme *Dasein* de Martin Heidegger, qui sera tour à tour traduit par *réalité humaine*, *être-là*, *être-le-Là* (suggestion de Heidegger lui-même) et gardera finalement sa forme originale avec *Dasein*. Voir notamment Cassin (2004).

de son indécidabilité sémantique entre une signification spatiale (*différencier*, en anglais : *to differ*) et temporelle (*différer dans le temps*, en anglais : *to defer*). La réception de ce terme est toutefois différente ailleurs, notamment en portugais, où il a été rendu par une douzaine de termes (Lemieux, 2009). Ainsi, lorsqu'on compare les traductions d'un même terme dans des langues différentes, on peut prendre la mesure des difficultés que pose la traduction philosophique. Or, pour comprendre l'évolution interne de la réception d'une philosophie, il faut employer une méthodologie différente, qui s'intéresse aux conditions d'exercice de la traduction et, en particulier, à l'origine disciplinaire des traducteurs. D'où viennent les traducteurs ? Quelles sont leurs spécialités ? Quel public visent leurs traductions ?

Une approche sociale du retour en traduction

Quelle est l'importance de la spécialisation en traduction philosophique ? Cette spécialisation, comme je tenterai de le montrer, a plus à voir avec son rapport à la communauté des lecteurs (la réception de l'auteur) qu'aux compétences en traduction de la personne choisie pour faire le travail. Le mythe de Babel pourrait étonnamment nous fournir un indice d'une potentielle nouvelle approche sociale de la traduction des sciences humaines et sociales⁵. Rappelons que dans la Genèse (chapitre 11, versets 1 à 9) il est raconté que le peuple rassemblé, parlant une même langue, a voulu se construire une tour allant jusqu'aux cieux. Ayant vu cela, Dieu est descendu et a détruit la tour, multipliant les langues et dispersant l'humanité. Ce serait une leçon de modestie : si le peuple était parvenu à construire la tour, il aurait été capable de tout accomplir.

Jacques Derrida parle de ce mythe dans le texte « Des tours de Babel » (1987), où il cite la première version de la traduction de la Bible par André Chouraqui (1985). L'objectif de Chouraqui était de traduire de manière hyperlittérale (*langues*, par exemple, devenant *lèvres* puisqu'en hébreu, la métaphore pour la langue est *lèvre*). Le projet de Chouraqui achoppe au moment où il doit traduire le mot *Babel*, mot incertain, indécidable, qui est à la fois nom propre (*Babel* est le nom de la tour) et nom commun (signifiant « confusion » ou « brouillage »). Entre ces deux options, Chouraqui refuse de choisir et traduit « Babel, confusion » (Derrida, 1987, p. 206-207). Cette indétermination est possible en hébreu parce que la distinction entre le nom propre et

5. Pour une explication plus longue de cet usage du mythe de la tour de Babel, on pourra consulter Lemieux (2015a).

le nom commun est au cœur de la grammaire hébraïque. En effet, comme l'indique Spinoza dans sa grammaire hébraïque, le nom est la base de cette langue :

On divise, en latin, le discours en huit parties; mais on peut douter qu'il en soit de même en hébreu. En effet – si l'on excepte les interjections, les conjonctions et une ou deux particules – tous les mots hébreux ont la valeur et les propriétés du nom. Et c'est parce que les grammairiens ne l'ont pas compris qu'ils ont cru irrégulières beaucoup de choses parfaitement régulières – si l'on se réfère à l'usage de la langue – et qu'ils ont ignoré un certain nombre de choses nécessaires pour connaître et parler la langue hébraïque. (2006, p. 65)

Si on imagine mal, dans des langues flexionnelles comme le français ou l'anglais, qu'une préposition puisse se comprendre comme un pluriel, c'est tout simplement parce que ces langues ne fonctionnent pas selon la même logique. En hébreu, nous dit Spinoza, tout découle du « nom », y compris les verbes, dont les infinitifs se modifient comme des noms, les futurs se dérivent de l'infinitif à l'état de régime, et les passés se présentent sous des formes adjectivales. Or, explique Joël Askénazi, l'un des traducteurs de la grammaire de Spinoza, le nom en lui-même peut être distingué :

La seule distinction grammaticalement fondée à l'intérieur du discours hébraïque est donc la distinction entre le nom commun et le nom propre : le nom propre n'exige pour être compris aucune détermination (qu'elle soit génitive ou indicative), il ne subit aucune modification de consonne ou de voyelle. (Askénazi, dans Spinoza, 2006, p. 19)

On peut donc en comprendre que tout nom commun hébreu pourrait éventuellement prendre la valeur de nom propre. C'est bien là le problème de l'indécidabilité de Babel-confusion, qui peut à la fois se voir au sens propre et au sens figuré. Le verset 4 du mythe de Babel nous donne toutefois un indice encore plus important. On peut y lire (dans la version de Lemaistre de Sacy, 1759) : « Ils s'entre-dirent encore : Venez, faisons-nous une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel; et rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions par toute la terre. » Ce « nom », en hébreu, se dit *shem* (ou *sem*, שֵׁם) et signifie, bien entendu, à la fois « nom propre » et « nom commun », comme il est aussi le nom propre de Shem, un des fils de Noé. L'interdit exprimé par le mythe peut dès lors signifier celui de « se donner un nom », une « renommée » ou une « réputation » (dans la traduction de Calvin de 1560).

On peut faire de cet interdit une manière d'articuler le rapport entre ce qu'on pourrait appeler, d'une part, le « quoi » de l'œuvre au sens où l'œuvre dirait quelque chose, c'est-à-dire son objet ou son énoncé, et, d'autre part, le « qui » de l'œuvre, à savoir son sujet, l'énonciateur. La question à se poser en étudiant une traduction serait donc la suivante : a-t-on traduit quelque chose ou a-t-on traduit quelqu'un ? Cette manière de formuler la question n'est pas sans rappeler la typologie proposée par Katharina Reiß (1976) : la traduction de la philosophie se situerait entre le texte informatif (*sachorientiert*, centré sur l'objet ou le référent) et le texte expressif, centré sur l'émetteur (*senderorientiert*). Reprenant cette distinction, Jean-René Ladmiral qualifie le texte philosophique d'informatif *et* d'expressif, et considère que sa traduction devrait prendre en compte à la fois l'objet ou le référent et l'émetteur (1981, p. 23). Or, contrairement à cette théorisation typique du *skopos*, ce qu'on doit essayer de penser à partir de la question dédoublée – traduire quelque chose ou traduire quelqu'un –, c'est moins le type de texte *du point de vue de celui qui l'écrit*, où son destinataire serait prédéterminé et essentiellement toujours le même, mais bien *du point de vue de celui qui le reçoit*. Cette destinée du texte, sa réception, n'est pas nécessairement décidée d'avance.

En analysant la traduction dans la réception d'un auteur, on remarque qu'avec la retraduction se produit une transformation du *quoi* au *qui* : au départ, on traduit le « quelque chose » de l'œuvre ; on traduit l'œuvre parce qu'elle apporte quelque chose de nouveau, par exemple, à une discipline. La retraduction implique que ce n'est plus ce que dit l'auteur qui importe, mais qui il est. Lorsque l'auteur est retraduit, on met l'accent sur son style, ses formules ; on accorde plus d'importance à ses nouveautés terminologiques, à ses créations conceptuelles. Ce ne sont donc pas seulement les bons auteurs qui sont retraduits. Cela veut aussi dire que la retraduction fabrique l'image d'un auteur, avec ses concepts particuliers, ses figures de style, etc. L'immortalité de l'œuvre passe par le « qui » ou ce qu'on pourrait appeler la signature (Lemieux, 2015b, p. 130-206), c'est-à-dire un agencement d'auctorialité, de pratique de la langue et de réseau conceptuel. Ce qui compte pour le traducteur, lorsque l'auteur est suffisamment reconnu comme tel, c'est la fidélité à la signature, et la traduction devient rapidement une contre-signature à cette signature, une deuxième signature qui authentifie la première.

Exemple ou contre-exemple : *entame* et les limites méthodologiques

Cette hypothèse du passage du *quoi* au *qui* dans la réception d'un auteur fonctionne très bien avec la traduction portugaise de Derrida mentionnée plus haut. Les premières traductions de Derrida dans les années 1970 étaient plus libres; ce qui intéressait les premiers agents de la réception, c'était ce qu'apportait Derrida en sémiologie, discipline alors très en vogue. À partir des années 1990, fort probablement grâce à sa renommée aux États-Unis, on traduit Derrida pour lui-même, avec plus de littéralité et, éventuellement, des formes nouvelles d'intraduisibilité (Lemieux, 2009).

Un indécidable derridien se montre toutefois particulièrement difficile à analyser : *entame*. Ce terme peut servir d'indicateur pour valider mon hypothèse, car il n'a jamais été thématiqué par la réception derridienne (en particulier aux États-Unis). Il s'agit d'un indécidable somme toute mineur dans l'œuvre de Derrida; on le trouve d'ailleurs assez rarement chez les commentateurs de Derrida⁶. On rencontre le terme lui-même dès 1953-1954 dans *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, mémoire rédigé par Derrida sous la direction de Maurice de Gandillac pour l'obtention du diplôme d'études supérieures (publié en 1990). Le concept d'*entame* est présent dans les premiers livres de Derrida⁷; il s'y manifeste comme nom commun, comme verbe ou comme adjectif (généralement sous la forme négative *inentamé*), et il est défini (ou pris dans une chaîne d'indécidable) dans les livres de 1972. Ce n'est que plus tard que Derrida, de manière métadiscursive, relèvera le terme *entame* dans un entretien avec Jean-Louis Houdebine et Guy Scarpetta, à l'intérieur d'une réflexion plus générale sur l'usage des indécidables et la logique du *ni-ni* qui les sous-tend :

[...] le *pharmakon* n'est ni le remède, ni le poison, ni le bien ni le mal, ni le dedans ni le dehors, ni la parole ni l'écriture; le *supplément* n'est ni un plus ni un moins, ni un dehors ni le complément d'un dedans, ni un accident, ni une essence, etc.; l'*hymen* n'est ni la confusion ni la distinction, ni l'identité ni la différence, ni la consommation ni la virginité, ni le voile

6. Le terme est absent du *Vocabulaire de Jacques Derrida* de Charles Ramond (2001). Le *Derrida Dictionary* de Niall Lucy (2004) ne l'inclut pas non plus, pas plus que le *Glossário de Derrida*, premier glossaire en portugais par Silviano Santiago (1976).

7. À 40 reprises dans *De la grammatologie* (1967), à 11 reprises dans *La voix et le phénomène* (1967), à 21 reprises dans *L'écriture et la différence* (1967), à 3 reprises dans *Marges – de la philosophie* (1972), à 7 reprises dans *La dissémination* (1972) et à 7 reprises dans *Positions* (1972), dont dans une question posée.

ni le dévoilement, ni le dedans ni le dehors, etc.; la *gramme* n'est ni un signifiant ni un signifié, ni un signe ni une chose, ni une présence ni une absence, ni une position ni une négation, etc.; l'*espacement*, ce n'est ni l'espace ni le temps; l'*entame*, ce n'est ni l'intégrité (entamée) d'un commencement ou d'une coupure simple ni la simple secondarité. Ni/ni, c'est *à la fois* ou bien *ou bien*; la *marque* est aussi la limite *marginale*, la *marche*, etc. (Derrida, 1972c, p. 58-59)

Il n'est pas inutile de donner quelques explications sémantiques et étymologiques sur le terme pour comprendre son usage chez Derrida. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 2006), le verbe *entamer* (XII^e siècle) serait issu du bas latin *intaminare*, «toucher à», proprement «souiller», «profaner», et signifie d'abord «toucher (quelque chose d'intact) en en retirant une partie», puis «couper (une partie du corps) en incisant». Toujours selon ce dictionnaire, le mot a pris avec le temps différents sens : au propre tant sexuel («entamer une femme», c'est *la déflorer*) que militaire («entamer le front», c'est *lui porter atteinte*), et au figuré («entamer un discours», c'est *le commencer*; «entamer des provisions», c'est *les diminuer en leur retranchant une partie*). Si certains ont pu voir dans ce verbe un dérivé du radical de l'aoriste du verbe grec ancien ἐντέμνω («inciser, couper, immoler» au sens de «couper une victime, la sacrifier»), ce n'est pas l'avis d'Émile Littré :

[...] du latin *attaminare*, mettre la main sur quelque chose, prendre. Diez, qui préfère cette étymologie au grec ἐντέμνειν (comment en effet ce mot grec serait-il entré dans les langues romanes?), et au celtique *tam*, mordre, remarque que les langues romanes changent non rarement le préfixe d'un mot latin : ainsi dans *con-vier*, venant de *in-vitare*, *cum*, au lieu de *in*. Le celtique (bas-breton, *tam*; écossais, *teum*, irl. *teuman*) conviendrait plus directement au sens; mais les formes *entamenar* du provençal, *entanpner* du français, semblent indiquer le latin. On remarquera *endamer* de J. de Condet qui était du Hainaut, et les patois voisins du Hainaut qui ont aussi le *d*. Ce *d* ne peut guère s'expliquer que par une confusion avec *dam*, dommage. (1874, p. 1418)

Si donc on peut dire que le verbe *entamer* se rapporte au toucher (d'*intaminare* ou d'*attaminare*) dans la mesure où il signifierait originellement un sujet qui toucherait un objet, il a pris de nouveaux sens, y compris son corollaire, puisque le sujet entamant est lui aussi entamé par son action. Ce dédoublement du sens est présent chez Derrida, qui utilisait souvent cette indétermination. Dans le cas des traducteurs et traductrices de Derrida, c'est Gayatri Spivak la première, en 1976, qui

notera le terme dans sa préface à *Of Grammatology*. Elle y fait trois mentions d'*entame*. Dans la première, elle rappelle des indécidables comme *trace*, *différance*, *dissémination* et *hymen*, puis affirme :

As such it reflects the structure of différance, as does a holding in “reserve”, and the “*entame*”—both beginning something and breaking into something, both origin and trace. (Spivak, 1976, p. lxxi)

La deuxième occurrence est une citation provenant de la première traduction de *Positions* qu'elle reprend :

[...] the *entame* is neither the [marred] integrity of a beginning or <of> a simple cut nor simply the secondary state. (Spivak, 1976, p. lxxii)⁸

La dernière référence à *entame* se présente lorsque Spivak décrit les difficultés de traduction qu'elle a rencontrées :

My special worry is “entamer”. As we have seen, it is an important word in Derrida’s vocabulary. It means both to break into and to begin. I have made do with “broach” or “breach”, with the somewhat fanciful confidence that the shadow-word “breach” or “broach” will declare itself through it. With “entamer” as well as with other words and expressions, I have included the original in parenthesis whenever the wording and syntax of the French seemed to carry a special charge. To an extent, this particular problem informs the entire text. (1976, p. lxxxv-lxxxvi)

L’usage des parenthèses mentionné par Spivak ne s’observe qu’une fois dans le cas d'*entame*, à sa dernière occurrence dans *Of Grammatology*, où il est rendu par *breaches* (Derrida, 1976b, p. 306). De plus, malgré ce qu’en dit Spivak, l’indécidable *entame* n’a pas été traduit uniquement par *broach* ou *breach*. En effet, les 39 occurrences (sans compter la seule qui se trouve dans une citation de Rousseau) sont rendues d’une dizaine de façons différentes. Celles-ci sont présentées dans le tableau 1 (page suivante). On pourra en outre consulter l’Annexe A pour voir l’ensemble des occurrences en contexte, telles qu’elles se présentent dans *De la grammatologie*.

8. Spivak cite la version (sans mention du traducteur ou de la traductrice) publiée dans *Diacritics* (Derrida, 1972d), qu’elle corrige très légèrement (l’ajout de *of* que j’ai encadré dans l’extrait cité par des chevrons simples). Cette version, il faut le noter, ne traduit aucun des mots présentés comme indécidables, mais les transcrit tels quels.

Tableau 1. Traduction d'*entame* dans *Of Grammatoloty*

	Information grammaticale	Rendus (nbre d'occurrences)
Fonction verbale		
(s')entamer (3) ⁹	infinitif (y compris forme réfléchie)	broaching (2), violated itself (1)
entame (13)	indicatif présent	broaches (6), breaches (2), cuts (2), ushered (1), begins (1), breaks in (1)
n'entame/nt pas (2)	indicatif présent, avec négation	does/do not interfere (2)
s'entame (4)	indicatif présent, forme réfléchie	is broached (3), is broached from itself (1)
(s')entamait (2)	indicatif imparfait (y compris forme réfléchie)	breached (1), broached itself (1)
a entamé (2)	indicatif passé composé, introduit par l'auxiliaire <i>avoir</i>	has infiltrated (1), has broached (1)
n'ait pas entamé (1)	subjonctif passé, introduit par l'auxiliaire <i>avoir</i> , forme négative	has not broached (1)
(en) entamant (2)	participe présent (y compris gérondif)	breaching (2)
entamerait (1)	conditionnel, forme réfléchie	would infiltrate (1)
Fonction nominale		
entame (1)	nom commun	broaching (1)
Fonction adjectivale		
(laisser/être) entamée (2)	participe passé, forme positive	leaving breached (1), be breached (1)
(aucune n'a été/ne soient pas) entamées (2)	participe passé, forme négative	no ... has been breached (1), are not breached (1)
inentamé (4)	adjectif formé à partir d' <i>inentamer</i>	intact (3), unblemished (1)

9. Le contenu des parenthèses correspond au nombre d'occurrences.

Si on fait abstraction des emplois de l'adjectif *inentamé*, on constate que Spivak utilise 9 verbes différents pour traduire les 35 occurrences d'*entame* : *broach* (18 occurrences sur 35, ou ≈51 %), *breach* (7 occurrences, ou 20 %), *cut* (2), *interfere* (2), *infiltrate* (2), *violate* (1), *usher* (1), *begin* (1) et *break in* (1). Dans l'original, on trouve cinq fois le verbe dans sa forme négative, traduit par *broach* et *interfere* à deux reprises, et par *breach* à une reprise. Le verbe dans sa forme réflexive, employé six fois dans l'original, a été généralement rendu par *broach* (5 occurrences), puis par *violate* (1) (l'usage de *itself* s'observe dans trois cas). On pourrait continuer ce dénombrement, en distinguant le verbe selon sa temporalité ou son aspectualité, en fonction de l'usage d'auxiliaires ou de pronoms personnels, etc. Notons simplement l'exceptionnalité de l'adjectif *inentamé*, qui pourrait être pensé en relation avec *entame*, mais que Spivak traduit principalement par *intact* et à une reprise par *unblemished*. Il y aurait peut-être eu un moyen de montrer le doublet *broach/breach* dans le vocable derridien, lorsque Derrida utilise le concept d'*entame* sous deux formes différentes dans une même phrase, ce qui survient à deux reprises dans *De la grammatologie* :

Elle a commencé par *entamer* l'aliénation et elle finit par *laisser entamée* la réappropriation. (Derrida, 1967a, p. 206)

Differance began by *broaching* alienation and it ends by *leaving* reappropriation *breached*. (Derrida, 1976b, p. 143)

Une vie qui **n'ait pas** encore **entamé** le jeu de la supplémentarité et qui du même coup **ne se soit pas** encore **laissée entamer** par lui [...]. (Derrida, 1967a, p. 344)

A life that **has not** yet **broached** the play of supplementarity and which at the same time **has not** yet **let itself be violated** by it [...]. (Derrida, 1976b, p. 242)

Dans le premier cas, Spivak marque la distinction annoncée dans sa préface entre *broach* et *breach*. Dans le deuxième, alors qu'on aurait pu s'attendre à lire « at the same time has not yet itself be breached by it », Spivak utilise plutôt le verbe *violate*, qui se présente à cette seule occasion pour traduire *entame*. On peut sans doute y voir une simple erreur – en l'occurrence, la réédition de 2016 de la traduction corrige ce passage¹⁰. Si Spivak a bien vu l'importance de l'indécidable *entame*, notamment par l'évocation qu'en fait Derrida dans *Positions*,

10. Désormais, le passage se lit : « A life that has not yet broached the play of supplementarity and which at the same time has not yet let itself be breached by it [...] » (Derrida, 2016, p. 263), comme je l'ai proposé (Lemieux, 2015b, p. 284).

sa traduction ne respecte toutefois pas sa propre règle, à savoir l'usage de *broach* ou de *breach*. Cependant, en notant l'importance du concept d'entame dans sa préface, Spivak a contribué à le faire voir sous un nouveau jour. En effet, même si Alan Bass, traducteur entre autres de *Marges*, utilise peu *broach* et *breach* dans ses traductions (alors qu'il devait connaître la préface de Spivak), d'autres traducteurs et traductrices y ont recours. Dans sa traduction de *La dissémination* (1972), par exemple, Barbara Johnson utilise à de nombreuses reprises les deux formes proposées par Spivak, et ce, conjointement (voir notamment Derrida, 1981, p. 26 et p. 223). Bien que Johnson n'en fasse pas mention, on peut penser que c'est de Spivak qu'elle prend la double expression, qu'elle a favorisée par rapport au rendu *incision* de la traduction de Bass de *Positions*, qui venait tout juste d'être publiée par la même maison d'édition.

Dans la réception qui suivit la traduction de *De la grammatologie*, au moins un traducteur mentionne Spivak dans sa préface, mais explique du même coup les raisons pour lesquelles il ne croit pas nécessaire de traduire *entame* par *broach* ou *breach*. John P. Leavey Jr., qui a notamment co-traduit *Glas* (1974), s'explique à ce sujet dans une note intrapaginale sur l'usage du terme freudien *Bahnung*, que Derrida a traduit par *frayage* dans sa préface à *L'Archéologie du frivole : lire Condillac* :

As translation and development of Freud's *Bahnung*, *frayage* has been variously translated. [David B.] Allison prefers the *Standard Edition's* "facilitation". [Jeffrey] Mehlman, in the initial translation of "Freud et la scène de l'écriture" for *Yale French Studies*, introduces "fraying", since this word "captures the violence of the movement of this rudimentary form of writing or 'inscription'" (p. 73 of *YFS* No. 48). [Alan] Bass, in his revised translation of this text (completed before the publication of Spivak's translation of *Of Grammatology*, but not published until two years later in *Writing and Difference*), uses "breaching" to render the term. I have used "trailblazing" in the current text for the single occurrence of this term in order to recall the development of Derrida's previous comments on *la voie frayée*, the marked out trail. Bass, in his use of "breaching", creates a(n) (un)fortunate possibility of confusing *frayage* and *entamer* (first cutting, beginning), since Spivak uses "breach" or "broach" to render *entamer*. In the Husserlian texts by Derrida, Allison and I use "impair" or "undermine" to translate Derrida's seemingly not yet specific use of *entamer*. (Derrida, 1980, p. 18)

Leavey Jr., qui avait traduit l'« Introduction à L'Origine de la géométrie de Husserl » (Derrida, 1961), montre ici la difficulté qui se

pose au traducteur lorsqu'il doit juger si la sédimentation conceptuelle à l'œuvre dans la réception s'applique ou non au terme qu'il tente de traduire. Alors que Leavey Jr. traduit, avec Richard Rand, *entame* par *broach* dans *L'archéologie du frivole* et par *broach* et *breach* dans *Glas* (1986), il a préféré, dit-il, ne pas reconnaître le caractère spécifiquement conceptuel du terme dans les textes « husserliens » de Derrida, donc dans le *genre*, pourrait-on penser, des textes derridiens qui traitent plus précisément de Husserl. Ce qu'exprime ici Leavey Jr., c'est qu'il ne juge pas que Derrida a suffisamment conceptualisé le terme *entame* pour qu'il mérite une attention particulière dans un glossaire.

Ce jugement vient en quelque sorte compliquer mon hypothèse selon laquelle plus les concepts d'un auteur sont reconnus, plus les traducteurs ont tendance à traduire selon la Lettre. Le livre *La voix et le phénomène* (1967), le plus « husserlien » des livres de Derrida et le seul à avoir été traduit deux fois, me permettra de nuancer cette hypothèse, à savoir, dans le cas présent, que la retraduction permettra d'uniformiser la terminologie reconnue par la communauté des traducteurs. Le tableau 2 fournit un aperçu des traductions d'*entame* en anglais¹¹.

Tableau 2. Traduction d'*entame* dans les versions anglaises de *La voix et le phénomène*

	<i>Speech and Phenomena</i> (trad. David Allison, 1973)	<i>Voice and Phenomenon</i> (trad. Leonard Lawlor, 2010)
<i>Fonction verbale, forme affirmative</i> (4)	cut off, enter, strikes, impair	undermine (2), open up, cuts
<i>Fonction verbale, forme négative</i> (3)	does not diminish, does not impair (2)	does not cut, does not undermine, does not impair
<i>Fonction adjectivale, forme négative</i> (3)	not affected, not impaired (2)	not impaired (3)
<i>Fonction adjectivale (« inentamé »)</i> (1)	unshaken	unmarred

11. Pour une vue d'ensemble des occurrences en contexte telles qu'elles se présentent dans les traductions de *La voix et le phénomène*, on pourra consulter l'Annexe B.

On remarque immédiatement (tableau 2) la non-cohérence des rendus du terme *entame* et de ses dérivés, tant dans la première traduction que dans la seconde. Ainsi, 7 verbes sont employés pour rendre les 11 occurrences d'*entamer* dans la version de David Allison : *cut off*, *enter*, *strike*, *impair*, *diminish*, *affect* et *unshake*, le plus courant étant *impair* avec 5 occurrences (≈64 %). On répertorie 5 verbes différents dans la version de Leonard Lawlor, soit *undermine*, *open up*, *cut*, *impair* et *unmar*, le plus courant étant encore une fois *impair* (4 occurrences, ≈36 % des cas). Si on ne peut certes pas parler d'uniformisation du lexique derridien, on ne peut pas non plus parler d'homogénéisation à l'intérieur du texte. Alors que dans le cas d'Allison, on peut légitimement affirmer qu'il y a non-reconnaissance de l'indécidable – spécialiste de Husserl, Allison traduit le livre de Derrida en fonction du champ des études husserliennes aux États-Unis –, on ne peut pas supposer la même chose de Lawlor, qui était sans doute au courant du problème relatif à la traduction d'*entame*, dont Spivak, rappelons-le, pose les bases dès 1976. Il faut alors se tourner vers le propos de Leavey Jr. : si Lawlor n'accorde aucun privilège au terme *entame*, jusqu'à ne pas le mentionner dans sa préface, cela signifie qu'il ne pense pas sa traduction en fonction d'un champ d'études dominé par une certaine conception de l'auteur Derrida. Il est vrai que Lawlor a été l'étudiant d'Allison, à qui il dédit d'ailleurs sa traduction. Un tour d'horizon de ses publications nous montre que Lawlor, professeur de philosophie à la Pennsylvania State University, se spécialise dans la philosophie esthétique et la philosophie continentale. Ses travaux portent sur Edmund Husserl, mais aussi sur Martin Heidegger, Maurice Merleau-Ponty (dont il a traduit les notes de cours de 1955-1956), Paul Ricoeur, Gilles Deleuze, Michel Foucault et Renaud Barbaras (qu'il a aussi traduit). La seule autre traduction de Derrida qu'il a effectuée est le texte que celui-ci a rédigé après la mort de Deleuze (Derrida, 1998; repris dans Derrida, 2001).

Cette non-homogénéité de la terminologie en dit peut-être moins sur l'état de la réception de la pensée de Derrida en Amérique que sur celui de la réception de la pensée de Husserl. Si la traduction de Lawlor a bien quelques aspects d'une traduction tardive dans la réception d'un auteur¹², elle semble quand même prendre l'œuvre de Derrida pour *ce qu'elle énonce* et moins pour *qui l'a énoncé*. Le centre d'intérêt demeure

12. Chose somme toute rare chez les traducteurs et traductrices contemporains de Derrida, Lawlor donne à l'intérieur de chevrons simples la pagination de l'œuvre originale. Il s'agit là d'un signe d'un début de canonisation du texte original.

Husserl, et Derrida, comme c'était le cas dès sa première traduction américaine en 1973, fait ici figure de commentateur d'Husserl.

On peut ainsi conclure que la dernière traduction de *La voix et le phénomène* ne respecte pas l'hypothèse selon laquelle la retraduction a tendance à uniformiser les termes. Elle montre toutefois que la réception de Derrida est multiple : la retraduction de *La voix et le phénomène* s'inscrit dans une tradition philosophique assez éloignée de celle des lecteurs et spécialistes plus traditionnels de Derrida, qui se situent généralement dans le champ des études littéraires, comme le décrivent Michèle Lamont (1987) et François Cusset (2013). Avec cette autre réception, on continue à traduire le *quoi* plutôt que le *qui*; mais ce que révèle ce phénomène, c'est que Derrida est pris comme un commentateur encore utile pour comprendre Husserl. Derrida n'est pas traduit pour *qui il est*, mais pour *ce qu'il apporte* (encore) dans ce champ d'études.

Conclusion : de la traduction d'un auteur à l'étude de sa réception

Lorsque Berman posait comme principe qu'une retraduction apporterait un souci plus grand des traducteurs pour la Lettre, il n'avait pas tort, mais il faut en quelque sorte renverser ses présupposés : *ce n'est pas l'œuvre qui demande des retraductions; ce sont les retraductions qui ont pour effet la constitution de l'œuvre*. L'institution de la retraduction, à la fois comme continuation de la traduction et comme traduction à nouveau d'un même texte, ne peut avoir lieu que si la traduction passe elle-même par une « traduction », cette fois du *quoi* au *qui*. Ce travail métatraductif s'analyse en partie en regardant ce qui se passe dans la réception de l'œuvre.

Dans le cas présenté ici, si on voulait faire un parallèle bibliométrique des citations en français et en anglais des premières œuvres de Derrida, on se rendrait rapidement compte que, dans le monde francophone, *La voix et le phénomène* n'a jamais été mis à part des autres œuvres de la même époque comme *De la grammatologie* ou *L'écriture et la différence*. En anglais, une distinction bibliométrique s'effectue, ce que prouvent la traduction et la retraduction. Dans le monde anglophone, *La voix et le phénomène* est un livre à part, réservé à des spécialistes de la phénoménologie de Husserl, ce qui montre aussi que la phénoménologie, hétérogène au champ des études derridiennes plus reconnues et reconnaissables (la fameuse « Yale School »), est encore très forte aux États-Unis. Si Derrida est généralement vu aux États-Unis comme un « poststructuraliste », on ne dira jamais qu'il

est postphénoménologue ou postphénoménologiste – et pour cause, ce courant qui n'existe pas n'a pas lieu d'être : lire Husserl est encore possible, bien que cela demeure une activité relativement peu répandue comparée à la lecture de Derrida, par exemple. Il ne s'agit donc pas de conclure qu'un groupe utilise Derrida plus qu'un autre : si une telle délimitation existe entre des factions, chacune s'organise par l'usage qu'elle fait du texte, pour ses concepts ou pour son auteur, et chacune en retire un certain capital symbolique qu'elle peut échanger dans ses propres réseaux.

Étudier la distribution et la vitesse de diffusion des traductions d'un concept philosophique permet, en définitive, de mieux comprendre comment s'élabore la recontextualisation d'une œuvre dans sa réception. Si l'étude de la traduction des concepts de sciences humaines et sociales doit être prise en compte, c'est parce qu'elle permet non seulement de comprendre la réception d'un auteur, mais en outre d'analyser la mécanique de la reconnaissance d'un concept philosophique dans la communauté des lecteurs. Il s'agissait moins ici d'explicitier une histoire de la réception phénoménologique de Derrida aux États-Unis que de marquer l'importance, dans une épistémologie plus générale en l'histoire des idées, de la co-organisation de la traduction et de la réception, et ainsi participer à cette « géopolitique intellectuelle » annoncée par Louis Pinto (2002) : pour comprendre le phénomène de retraduction de l'œuvre, il faut prendre en compte sa réception, tout comme pour comprendre l'histoire mondiale de la circulation des idées, il faut parfois se plonger dans la plus petite unité traduite, même celle qui nous semble la plus insignifiante.

Références

- Bensimon, Paul (1990). «Présentation du numéro "Retraduire"». *Palimpsestes*, 4, p. ix-xiii.
- Berman, Antoine (1990). «La retraduction comme espace de la traduction». *Palimpsestes*, 4, p. 1-7.
- Berman, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.
- Berman, Antoine (1999). *La traduction et la lettre, ou L'auberge du lointain*. Paris, Seuil.
- Brownlie, Siobhan (2002). «La traduction de la terminologie philosophique». *Meta*, 47, 3, p. 296-310.
- Cassin, Barbara (2004). «Dasein». In B. Cassin, dir. *Le Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris, Seuil/Le Robert.
- Chouraqui, André, trad. (1985). *La Bible*. Paris, Desclée de Brouwer.
- Cusset, François (2013). *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les*

- mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.
- Derrida, Jacques (1961). « Introduction à L'Origine de la géométrie de Husserl ». In E. Husserl, *L'Origine de la géométrie*, trad. Jacques Derrida. Paris, Presses Universitaires de France.
- Derrida, Jacques (1967a). *De la grammatologie*. Paris, Éditions de Minuit.
- Derrida, Jacques (1967b). *La voix et le phénomène : introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Derrida, Jacques (1967c). *L'écriture et la différence*. Paris, Seuil.
- Derrida, Jacques (1972a). *La dissémination*. Paris, Seuil.
- Derrida, Jacques (1972b). *Marges de la philosophie*. Paris, Éditions de Minuit.
- Derrida, Jacques (1972c). *Positions : entretiens avec Henri Ronse, Julia Kristeva, Jean-Louis Houdebine, Guy Scarpetta*. Paris, Éditions de Minuit.
- Derrida, Jacques (1972d). « Positions : Interview with Jacques Derrida conducted by J.-L. Houdebine and Guy Scarpetta ». *Diacritics*, 2, 4, p. 35-43.
- Derrida, Jacques (1973). *Speech and Phenomena, and Other Essays on Husserl's Theory of Signs*. Trad. David Allison, Evanston, Northwestern University Press.
- Derrida, Jacques (1974). *Glas*. Paris, Galilée.
- Derrida, Jacques (1976a). *L'Archéologie du frivole. Lire Condillac*. Paris, Denoël/Gonthier.
- Derrida, Jacques (1976b). *Of Grammatology*. Trad. Gayatri Chakravorty Spivak. Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Derrida, Jacques (1980). *Archeology of the Frivolous. Reading Condillac*. Trad. John P. Leavey Jr. Pittsburgh, Duquesne University Press.
- Derrida, Jacques (1981). *Dissemination*. Trad. Barbara Johnson. Chicago, University of Chicago Press.
- Derrida, Jacques (1986). *Glas*. Trad. John P. Leavey Jr. et Richard Rand. Lincoln, University of Nebraska Press.
- Derrida, Jacques (1987). « Des tours de Babel ». In *Psyché. Invention de l'autre*. Paris, Galilée.
- Derrida, Jacques (1990). *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Derrida, Jacques (1998). « I'm Going to Have to Wander All Alone ». Trad. Leonard Lawlor. *Philosophy Today*, 42, 1, p. 3-5.
- Derrida, Jacques (2001). *The Work of Mourning*. Trad. Pascale-Anne Brault et Michael Naas. Chicago, University of Chicago Press.
- Derrida, Jacques (2010). *Voice and Phenomenon. Introduction to the Problem of the Sign in Husserl's Phenomenology*. Trad. Leonard Lawlor. Evanston, Northwestern University Press.
- Derrida, Jacques (2016). *Of Grammatology*. Trad. Gayatri Chakravorty Spivak. 40th Anniversary Edition. Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Heim, Michael H. et Andrzej W. Tymowski (2006). « Recommandations pour la traduction des textes des sciences humaines ». Trad. Bruno Poncharal.

- New York, American Council of Learned Societies. [https://www.acls.org/uploadedFiles/Publications/Programs/sstp_guide_french.pdf].
- Ladmiral, Jean-René (1981). «Éléments de traduction philosophique». *Langue française*, 51, p. 19-34.
- Lamont, Michèle (1987). «How to Become a Dominant French Philosopher: The Case of Jacques Derrida». *American Journal of Sociology*, XVIII, 3, p. 584-622.
- Lemaistre de Sacy, Louis-Isaac, trad. (1759). *La Bible de Sacy*.
- Lemieux, René (2009). «Force et signification à l'épreuve de la traduction : la différence derridienne et son transport à l'étranger». *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, 29, 2-3, p. 33-58.
- Lemieux, René (2015a). «Retour de Babel : l'indécidabilité derridienne et la rétrotraduction en supplément». *Punctum*, 1, 2, p. 68-80.
- Lemieux, René (2015b). *L'Im-possible : Américanité de Jacques Derrida. Une critique sémiopolitique de la traductibilité d'un auteur*. Thèse de doctorat. Montréal, Université du Québec à Montréal. Inédit. [<http://www.archipel.uqam.ca/8400/>].
- Littré, Émile (1874). *Dictionnaire de la langue française. Tome deuxième D-H*. Paris, Librairie Hachette.
- Lucy, Niall (2004). *A Derrida Dictionary*. Londres, Blackwell.
- Pinto, Louis (2002). «(Re)traductions. Phénoménologie et "philosophie allemande" dans les années 1930». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, p. 21-33.
- Ramond, Charles (2001). *Le vocabulaire de Jacques Derrida*. Paris, Ellipses.
- Reiß, Katharina (1976). *Texttyp und Übersetzungsmethode. Der operative Text*. [Type de texte et méthode de traduction. Le texte opérationnel]. Kronberg im Taunus, Scriptor.
- Rey, Alain (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Le Robert.
- Santiago, Silviano (1976). *Glossário de Derrida*. Rio de Janeiro, Francisco Alves.
- Spinoza, Baruch (2006). *Abrégé de grammaire hébraïque*. Trad. Joël Askénazi et Jocelyne Askénazi-Gerson. 3^e éd. Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- Spivak, Gayatri Chakravorty (1976). «Translator's Preface». In J. Derrida, *Of Grammatology*, trad. Gayatri Chakravorty Spivak. Baltimore, Johns Hopkins University Press, p. ix-xc.
- Wallerstein, Immanuel (1981). «Concepts in the Social Sciences: Problems of Translation». In M. Gaddis Rose, ed. *Translation Spectrum. Essays in Theory and Practice*. Albany, State University of New York Press, p. 88-98.

René Lemieux

Département des arts, langues et littératures
 Université de Sherbrooke
 Sherbrooke (Québec), Canada
rene.lemieux@usherbrooke.ca

Annexe A

Le terme *entame* et ses dérivés dans *De la grammatologie*

<i>En français (1967)</i>	<i>En anglais (1976)</i>
[...] question qui entame la philosophie [...] et se laisse recouvrir par elle [...] (p. 34)	[...] a question that broaches philosophy [...] and lets itself be taken over by philosophy [...] (p. 20-21)
[...] la particularité de l'exemple n'entame pas la généralité de notre propos [...] (p. 44)	[...] the particularity of the example does not interfere with the generality of my argument [...] (p. 29)
[...] irruption du <i>dehors</i> dans le <i>dedans</i> , entamant l'intériorité de l'âme [...] (p. 52)	[...] eruption of the <i>outside</i> within the <i>inside</i> , breaching into the interiority of the soul [...] (p. 34)
Mais ces critiques n'entament pas [...] l'intention profonde de Saussure [...] (p. 65; note 8)	But these criticisms do not interfere [...] with Saussure's profound intention [...] (p. 326; note 8)
[...] cet index et quelques autres [...] nous donnent déjà le moyen assuré d' entamer la dé-construction [...] (p. 68)	[...] this and some other indices [...] already give us the assured means of broaching the de-construction [...] (p. 46)
Ce qui entame le mouvement de la signification, c'est ce qui en rend l'interruption impossible. (p. 72)	What broaches the movement of signification is what makes its interruption impossible. (p. 49)
Elle était ce qui, au plus proche, menaçait le désir de la parole vive, ce qui du dedans et dès son commencement, l'entamait . (p. 83)	It threatened the desire for the living speech from the closest proximity, it breached living speech from within and from the very beginning. (p. 56-57)
[...] cet équilibre se confond avec cela même qui entame la <i>linéarité</i> du symbole. (p. 127)	[...] this balance is confused with the very thing that broaches the <i>linearity</i> of the symbol. (p. 85)
[...] ce qui, mesuré à la <i>taille</i> de l'écriture, s'entame seulement dans l' <i>épistémè</i> . (p. 142)	[...] measured against the shape of writing, it is broached only in the <i>epistémè</i> . (p. 93)
Aucune intégrité n'a été entamée . (p. 166)	No integrity has been breached . (p. 113)

[...] il prête l'oreille et entame une première complicité [...] (p. 167)	[...] he lends an ear and broaches a first complicity [...] (p. 113)
Elle a commencé par entamer l'aliénation [...] (p. 206)	Differance began by broaching alienation [...] (p. 143)
<suite> [...] et elle finit par laisser entamée la réappropriation. (p. 206)	<suite> [...] and it ends by leaving reappropriation breached . (p. 143)
Le supplément rend fou parce qu'il [...] entame dès lors et notre plaisir et notre virginité. (p. 222)	The supplement is maddening because it [...] consequently breaches both our pleasure and our virginity. (p. 154)
[...] une certaine déconstruction pourrait être entamée de cette totalité [...] (p. 231)	[...] a certain deconstruction of that totality [...] might be breached . (p. 162)
[...] le procès indéfini de la supplémentarité a toujours déjà entamé la présence [...] (p. 233)	[...] the indefinite process of supplementarity has always already infiltrated presence [...] (p. 163)
On doit [...] l'aimer à une distance suffisante pour que les forces [...] n'en soient pas entamées . (p. 252)	One must [...] love her, from a sufficient distance so that the forces [...] are not breached through it. (p. 177)
Elle entame l'histoire. (p. 259)	It broaches history. (p. 182)
[...] une étrange différence qui les constitue en les entamant [...] (p. 283)	[...] a strange difference which constitutes it by breaching it [...] (p. 198)
[...] l'invasion des Barbares septentrionaux entame un nouveau cycle de dégénérescence historique [...] (p. 288-289)	[...] the invasion of the northern barbarians ushered in a new cycle of historical degeneration. (p. 202)
[...] chaque nouveau cycle entame une progression-régression [...] (p. 289)	[...] each new cycle begins a progression-regression [...] (p. 202-203)
[...] au lieu de conclure de cette simultanéité que le chant s'entamait dans la grammaire [...] (p. 307)	[...] instead of concluding from this simultaneity that the song breached itself in grammar [...] (p. 215)

[...] le manque, en s'ajoutant comme un plus à un plus, **entame** une énergie [...] (p. 308)

[...] the lack, adding itself as a plus to a plus, **cuts** into an energy [...] (p. 215)

Et il l'**entame** bien comme un supplément dangereux [...] (p. 308)

And indeed it **breaks in** as a dangerous supplement [...] (p. 215)

[...] elle **a** toujours déjà **entamé** la présence dans la différence [...] (p. 308)

[...] it **has** always already **broached** presence in difference [...] (p. 215)

Avant donc que d'**entamer** l'histoire de notre espèce [...] (p. 316; citation de Rousseau, manuscrit *L'influence des climats sur la civilisation* dans l'édition de La Pléiade : p. 530)

Thus before one **broaches** the history of our species [...] (p. 221; même référence dans la traduction)

[...] celle-ci comporte *une plus grande* menace d'absence et **entame** l'énergie de la vie [...] (p. 336)

[...] the latter is attended by a *greater* threat of absence and **cuts** into life's energy. (p. 236)

Une vie qui **n'ait pas** encore **entamé** le jeu de la supplémentarité [...] (p. 334)

A life that **has not** yet **broached** the play of supplementarity [...] (p. 242)

<suite> [...] et qui du même coup **ne se soit pas** encore **laissée entamer** par lui [...] (p. 344)

<suite> [...] and which at the same time **has not** yet **let itself be violated** by it [...] (p. 242)

Celle-ci **entame** le langage [...] (p. 344)

It **broaches** language [...] (p. 242)

[...] mais laissant au négatif et au positif une pureté **inentamée**. (p. 349)

[...] yet allowing an **intact** purity to both the negative and the positive. (p. 246)

Ce modèle exemplaire d'un souffle (*pneuma*) pur et d'une vie **inentamée** [...] (p. 353)

With this exemplary model of a pure breath (*pneuma*) and of an **intact** life [...] (p. 249)

[...] mais assez pure pour rester **inentamée** par le travail de la différence [...] (p. 353)

[...] but pure enough to have remained **unblemished** by the work of difference [...] (p. 249)

<p>En elle la société s'entame et se diffère. (p. 377)</p>	<p>In it society is broached and is deferred from itself. (p. 267)</p>
<p>Si la culture s'entame ainsi dans son point d'origine [...] (p. 377)</p>	<p>If culture is thus broached within its point of origin [...] (p. 267)</p>
<p>Dans cette entame, ce qui s'initie s'est déjà altéré [...] (p. 377)</p>	<p>In this broaching, what is initiated is already corrupted [...] (p. 267)</p>
<p>[...] par lequel l'accent s'entame dans l'articulation, se diffère en s'espçant. (p. 378)</p>	<p>[...] by which accent is broached within articulation, is deferred through spacing. (p. 268)</p>
<p>[...] une nouvelle distinction est nécessaire qui entamerait jusqu'au propre de l'expression [...] (p. 391)</p>	<p>[...] a new distinction is necessary which would infiltrate as far as the literalness [<i>propre</i>] of expression [...] (p. 276-277)</p>
<p>La théorie de l'origine sensible des idées en général [...] découpe ici sa critique du rationalisme de type cartésien sur un fond théologique et métaphysique inentamé. (p. 400)</p>	<p>The theory of the sensible origin of ideas in general [...] here exhibits its Cartesian critique of rationalism against an intact theological and metaphysical base. (p. 282)</p>
<p>La visibilité [...] est toujours ce qui, la séparant d'elle-même, entame la voix vivante. (p. 432)</p>	<p>Visibility [...] is always that which, separating it from itself, breaches [<i>entame</i>] the living voice. (p. 306)</p>

Annexe B

Le terme *entame* et ses dérivés dans *La voix et le phénomène*

En français (1967)

Première version en anglais (1973) et deuxième version en anglais (2010)

Cela [...] **n'entame pas** la valeur fondatrice de la présence. (p. 5)

This [...] **nor does it diminish** the founding value of presence. (p. 7)
It **does not cut** into the founding value of presence. (p. 6)

Or, puisque la conscience transcendante **n'est pas entamée** dans son sens [...] (p. 12)

But since the meaning of the transcendental consciousness **is not affected** [...] (p. 13)
Now, since transcendental consciousness **is not impaired** in its sense [...] (p. 11)

[...] cette nécessité factuelle [...] ne doit pas [...] **entamer** la possibilité d'une rigoureuse distinction d'essence. (p. 21)

[...] this *de facto* necessity [...] must not [...] **cut off** the possibility of a rigorous distinction of essence. (p. 20)
[...] this factual necessity [...] must not [...] **undermine** the possibility of a rigorous essential distinction. (p. 18)

[...] il faut traquer la pureté **inentamée** de l'expression. (p. 22)

[...] we have to ferret out the **unshaken** purity of expression [...] (p. 22)
[...] it is necessary to track down the **unmarred** purity of expression. (p. 19)

[...] je ne peux pas **entamer** un discours « effectif » [...] (p. 56)

[...] I cannot **enter** into an “effective” discourse [...] (p. 50)
[...] I cannot **open up** an “actual” discourse [...] (p. 43)

Cette unité **n'entame pas** la distinction d'essence [...] (p. 63)

This unity **does not impair** the essential distinction [...] (p. 56)
This unity **does not undermine** the essential distinction [...] (p. 48)

Cette intimité [...] **entame** en sa racine l'argument de l'inutilité du signe [...] (p. 74)

The fact [...] **strikes** at the very root of the argument for the uselessness of signs [...] (p. 66)

This intimacy [...] **cuts** into, at its root, the argument for the uselessness of the sign [...] (p. 57)

[...] un médium qui **n'entame pas** la présence et la présence à soi des actes [...] (p. 85)

[...] a medium that **does not impair** the presence and self-presence of the acts [...] (p. 76)

[...] a medium that **does not impair** the presence and self-presence of the acts [...] (p. 65)

Il est impliqué structurellement dans mon opération [...] que son unité **ne soit pas entamée** par l'absence de perception *hic et nunc*. (p. 103)

It is structurally implied in my performance [...] that its unity **is not impaired** by the absence of perception here and now. (p. 92-93)

What is implied structurally in what I am doing is [...] that its unity **is not impaired** by the absence of the *hic et nunc* perception. (p. 79)

[...] si elle **ne se laisse pas entamer** par la fausseté [...] (p. 108)

[...] if it **is not impaired** by falsity [...] (p. 96)

[...] if it **does not let itself be impaired** by falsehood [...] (p. 82)

[...] la théorie selon laquelle elle [...] **entamerait** ainsi son idéalité... (p. 112)

[...] the theory which claims it **would** [...] **impair** its ideality [...] (p. 100)

[...] the theory according to which the fluctuation [...] **would** thus **undermine** its ideality [...] (p. 86)